

Michel Tardy

Sur l'histoire de Kaltenhouse.

(Conférence prononcée par Michel Tardy, le 11 décembre 2009, au Foyer paroissial du village.
Dans le cadre de l'exposition organisée par l'Association pour la sauvegarde du patrimoine culturel de Kaltenhouse et de la présentation du livre sur le village, fraîchement sorti des presses)

Le livre que nous présentons en cette fin de semaine est consacré à l'histoire de notre village. C'est aussi le thème de la conférence que je vais prononcer. Ce soir, vous l'imaginez, je ne vais pas réciter le livre de A à Z. D'abord parce qu'il serait impossible d'exposer en quelques dizaines de minutes le contenu d'un ouvrage de 360 pages. Ensuite parce que je ne voudrais pas priver des lecteurs éventuels du plaisir de le lire et d'abord de se le procurer. Car si cet *Alsatique* devait venir grossir le rayon des invendus, nous serions plusieurs, et moi au premier chef, à en être profondément désolés. C'est pourquoi j'ai pris le parti d'évoquer l'histoire de Kaltenhouse en dix tableaux, que je vais maintenant décliner.

1. Premier tableau : Origines.

Vers 1300, la ville impériale de Haguenau (*Hagenowe*) se dota d'une troisième enceinte (**Ill. 1 : on la voit sur le plan reconstitué par André Marcel Burg et on devine, en bas, à droite, l'amorce de la route de Bischwiller, au sortir de la Rustenhaussertor , encore appelée « Porte rouge », ou « Porte de Bischwiller »**).

Les voyageurs qui rentraient dans la ville, ou les bourgeois qui en sortaient, rencontraient dans les champs voisins, à proximité des fossés qui clapotaient contre les murs, des groupes de pauvres diables, en haillons, criant famine et s'abritant dans des cabanes de fortune, qui préfiguraient les « bidonvilles » du siècle dernier ou les *favellas* brésiliennes d'aujourd'hui. C'étaient des victimes de la dureté des temps. On les appela « *Psalbürger* » ou « *Hintersasser* » ou « *Bansasser* ». Pour survivre, ils commettaient des rapines, détroussaient les voyageurs et rançonnaient les marchands.

Les empereurs romains germaniques, dont la ville était chère au cœur et qui l'honoraient souvent de leur présence, s'émurent de ce spectacle. Cette sorte de moisissure humaine était, à leurs yeux, indigne d'une ville impériale qui, de surcroît, jouait les premiers rôles dans ce qu'on appellera plus tard la *Décapole*. On chassa les malheureux, sans autre forme de procès. Des âmes perdues se mirent à errer. Il n'est pas impossible que quelques-unes choisirent de s'arrêter au pied de notre pente et décidèrent d'y fonder un embryon de village. C'est une hypothèse.

Il en est une autre qui ressemble à la première comme deux gouttes d'eau. L'époque (le milieu du XIVe Siècle) fut à maints égards calamiteuse et la région connut son lot de catastrophes sociales. A partir de 1349, et à répétition, des épidémies de peste noire frappèrent les villages qui furent décimés ou désertés. En second lieu, les « Grandes Compagnies », ces sous-produits de la Guerre de cent ans, réduits si j'ose dire à l'état de chômage technique, firent des équipées meurtrières en Basse-Alsace : celles de 1365 et de 1375 furent de sinistre mémoire. Ainsi, pour ces deux raisons, dans la seconde moitié du XIVe Siècle, des cohortes de rescapés empruntèrent les chemins de l'exode vers on ne sait quelle terre promise.

Il n'est pas déraisonnable de penser que le premier peuplement du village fut le fait de réfugiés. Quoiqu'il en soit, un maire de Haguenau qui, au XIXe Siècle, jeta un regard rétrospectif sur les environs, n'était sans doute pas loin de la vérité lorsqu'il déclara que *Kaltenhausen* « s'est formée après les dévastations de l'Alsace ».

2. Second tableau : économie primitive.

Les habitants des origines se firent éleveurs, bûcherons et cultivateurs. Dans les terres arides du lieu, seul le seigle venait à peu près bien. Avec les grains concassés, les habitants mijotaient des bouillies et, avec les pailles assemblées, ils couvraient leurs toits. Les forêts prochaines leur fournissaient du bois à bâtir et il n'était pas rare de voir femmes et enfants, le nez au sol, ramasser des bois « morts et gisants ». Le cheptel des commencements fut sans doute des plus modestes : quelques bovins dont on espérait une descendance, puis il s'étoffa : des moutons et des porcs vinrent grossir la cohorte.

Sur cette économie de subsistance, deux faits méritent d'être signalés :

a) l'institution des bergers communaux fut la première forme de division du travail. Les bergers (*Scheffer*) regroupaient les bêtes du village, formant le « troupeau communal » (*gemein Vihe*) et les conduisaient dans les prairies des basses terres, le long de la Moder. Et, quand les chênes laissaient tomber leurs fruits, ils menaient les porcs à la glandée, sous les frondaisons.

b) l'occupation des territoires provoqua des querelles de clocher. Il n'est pas facile de vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Le fait est constant : nombreux sont les conflits entre les personnes, les communautés, les nations, les continents et, bientôt peut-être, entre les étoiles quand l'exode planétaire qui se prépare sera réalisé. *Kaltenhausen* eut maille à partir avec plusieurs communautés voisines :

- avec Oberhoffen, vers 1430 (les bergers laissaient leurs bêtes pâturer dans le *Schottmatt*, territoire de son voisin. Il y eut des réclamations et

quelques voies de fait);

- avec les Eschenau, 1538 (ces seigneurs avaient des prétentions sur le *Schirriecht*, appartenant à Haguenau et dont les habitants du village avaient autorisation d'exploiter les richesses naturelles. On en vint aux mains, les villageois furent agonis d'injures ordurières. J'en rapporte une en vieil allemand dans son intégralité, mais dans la traduction que m'a soufflée Etienne Schmitt, je ne mets que l'initiale et quelques hypocrites points de suspension);

- avec Bischwiller, de 1493 à 1590 (Hans Ebel possédait près du *Hasensprung* une petite forêt (*Ebelswaeldle*). Plusieurs bûcheronnns Bischwiller prirent la mauvaise habitude d'y faire leurs provisions. On s'empara de quelques-uns et on les conduisit *manu militari* à Haguenau. Les fils de Ebel reçurent ce contentieux en héritage; ce fut une sorte de « guerre de cent ans »);

- avec les censiers du Falckenhoff, vers 1537 (leurs troupeaux traversaient le ban de Kaltenhouse et piétinaient les terres cultivées, et ceux du village leur rendaient la monnaie de leur pièce, il fallut légiférer).

Ces conflits eurent plusieurs raisons d'être. La principale tenait au fait que les limites entre les bans étaient des plus floues. Les autorités eurent l'intelligence de chercher des solutions. La plus expéditive fut de creuser des fossés, dissuadant les troupeaux de passer : le *Schottengraben* sépara Kaltenhouse d'Oberhoffen, et l'*Überzwerschengraben* de Bischwiller. Une solution plus déliée consista à planter à intervalles réguliers, comme cela se faisait depuis longtemps dans la forêt de Haguenau, des pierres bornes. Quelques-unes ont subsisté (III. 2. *On peut en voir une, perdue dans les herbes folles, à la sortie du village, en direction de Bischwiller.* III. 3. *Une autre est englobée dans une propriété privée, au sud du village. Je n'en dirai pas plus, ayant promis à ses hôtes de rester discret.* III 4. *Dans un document des archives de la commune (liasse Ng4, feuillet 35), on remarque une ligne de pierres levées numérotées de 26 à 33. Il en reste trois encore visibles dans la pente qui jouxte le terrain du F.C.E.K.* III 5. *Voici celle qui porte le n° 27, photographiée par nos soins. J'ajoute que l'on peut découvrir dans une parcelle non encore construite du lotissement « Les Genêts », une autre borne avec le numéro 13. Tout laisse à penser qu'elle venait à la suite des autres, le long du Bauernweg).*

Troisième tableau : spiritualité.

Au sortir du Moyen Age, la région respirait à pleins poumons l'oxygène des *Evangelies*, interprétés par les conciles et les théologiens et

garantis par le Souverain Pontife. L'église catholique, apostolique et romaine jouissait d'une adhésion quasi universelle (dans le grec d'Aristote, universel se disait *to katholou*, avec son dérivé *katholicon*). Du VI^e au XVI^e Siècles, des couvents de moniales s'installèrent à la lisière de la forêt de Haguenau ou dans ses clairières, puis des moines, austères et recueillis, se succédèrent dans la grande forêt, qu'on appela *heilige Forst*. Vers 1240, un fils de famille se retira sur les bords du *Rothbach*, fonda un couvent et, dans ce lieu réputé pour avoir été touché par l'esprit (*Gnadeort*), organisa des pèlerinages, dont la postérité sera inépuisable.

Les premiers habitants étaient portés par le souffle puissant de cette spiritualité. Ils avaient la foi des simples, ignorante des finesses de la *dogmatique* et des subtilités de la théologie. Pour accomplir leurs dévotions, ils devaient se rendre à l'église Saint Georges de Haguenau, dont ils étaient des paroissiens. Une bonne lieue les séparait de l'autel. Par gros temps, le chemin de Haguenau n'était guère praticable. Les tempêtes de neige étaient dissuasives et, par trop grand froid, personne ne s'aventurait en pleine campagne.

Les autorités ecclésiastiques, soucieuses de ne pas voir s'éteindre les dévotions, accueillirent avec faveur la requête des habitants d'édifier une chapelle. Aussitôt dit, aussi tôt fait : autorisation de l'évêque en 1442, consécration de la chapelle en 1443 (**III. 6. *Les fouilles de Marcel Klipfel et de Jean-Pierre Rischmann furent fructueuses puisqu'ils ramenèrent dans leurs filets un croquis en coupe et en élévation de la chapelle. On peut y voir sa silhouette telle qu'elle se présente aux fidèles du milieu du XV^e Siècle au dernier tiers du XIX^e. III. 7. Comme le document contenait des données chiffrées, Richard Bossenmeyer put dresser un plan à l'échelle et Marcel Klipfel ajuster les éléments. D'où cette maquette que nous offrons à nos visiteurs en exclusivité.*** Placée sous le patronage de saint Wendelin, sa desserte fut assurée par des frères Cordeliers de Haguenau. La question de l'eucharistie était réglée, mais tous les sacrements (baptême, mariage, extrême-onction) restaient du ressort du recteur de Saint Georges, qui en avait le monopole.

La situation resta en l'état pendant trois siècles, puisque ce n'est qu'en 1751, à la veille de la Révolution, que la chapelle devint paroissiale et bénéficia de la présence d'un curé à demeure. Charles Oberlin inaugura la longue série. Cette heureuse promotion est liée à des facteurs démographiques et économiques. En effet, après 1730, la population du village quintupla (d'une petite centaine, elle passa à plus de 500 âmes). Davantage de gens, davantage de productions agricoles, davantage de richesses : l'équation est implacable. La communauté fut enfin en mesure d'assurer la « compétence » (= le salaire) d'un curé à plein temps.

Quatrième tableau : le régime politique.

Jusqu'à la Révolution, c'est-à-dire sous le Saint Empire romain germanique d'abord, puis, à partir de 1648, sous le règne des Bourbons, les villageois eurent le statut de vassaux (du bas latin *vassus* : serviteur). Le joug féodal n'était pas pour eux un vain mot. D'abord ils étaient soumis corps et âme à leur seigneur (la ville de Haguenau, représentée par son *Magistrat*). Son pouvoir était sans partage. Aucun domaine de la vie publique n'échappait à sa juridiction : législation, finances, justice, ordre public, forces armées. Et même, prérogative suprême, il avait droit de vie et de mort sur les assujettis. Ensuite, les vassaux devaient servir à leur seigneur des prestations sévères : sur leurs maigres récoltes, le receveur de la fabrique de Saint Georges prélevait la dîme (*Marzahl*), des impositions diverses (taille, taxes et péages) frappaient les fermiers. Et quand la ville décidait d'entreprendre des travaux et qu'elle avait à résoudre la question de la main d'œuvre, elle n'y allait pas par quatre chemins : manants et paysans étaient requis de façon comminatoire. La corvée accablait les habitants. Enfin, seule note relativement positive : les serfs pouvaient espérer du bon plaisir du seigneur quelques rares commodités. Sous deux formes. D'une part, à titre précaire et sous conditions, le village participait aux « droits d'usage » : parcours des bêtes à cornes dans la prairie, conduite des porcs à la glandée dans la forêt, droit de passage, collecte des bois morts, ramassage des mousses, bruyères et autres feuilles mortes pour amender les terres. D'autre part, sur ses revenus le *Magistrat* prélevait quelques subsides pour entretenir les bâtiments (maison curiale, école, pont). Les besoins matériels de la spiritualité, de l'instruction et de la circulation étaient modestement assurés.

Bien que la plupart des décisions importantes vinssent d'en haut, les affaires courantes du village étaient traitées par un gouvernement local. Celui-ci était bicéphale. A main droite siégeait le *Schultheiss* qu'en 1648 on rebaptisera « prévôt ». Nommé par le *Magistrat* de Haguenau, il était le représentant attitré du seigneur et veillait sur les intérêts de l'empereur allemand, puis du roi de France. Il en était le porte-parole : il faisait descendre les instructions et remonter les informations. A main gauche se tenait le *Heimbürger*, qu'on appela aussi *Burgmeister*, et dont le nom se francisera avec des fortunes diverses (bourguemeistre, bourguemaître et, finalement, bourgmestre). Choisi en son sein par la population, il était la cheville ouvrière de l'administration de la communauté. Avant de prendre des décisions, il consultait les habitants, réunis au son de la cloche. Dans sa tâche, des préposés l'assistaient, également issus du suffrage des gens, notamment garde champêtre (*Bangard*) et un administrateur de la chapelle (*Kirchmeyer* ou *Heiligen Meyer*). A la page 77 du livre, nous

avons regroupé, sur la foi des archives, les noms des responsables sur deux siècles (de 1599 à 1789). Dans cette liste, le nom des Kratzmeyer et celui des Schehr apparaissent très tôt et persistent avec une grande fréquence. Un peu plus tard, on trouve des représentants de la famille des Kraemer, des Ley, des Gad, des Rischmann, des Schnell, des Harter, des Bechtold et des Reinbold. Le nom des Wendling n'apparaît qu'une fois, alors que leur présence dans le village était déjà attestée par un document de 1430 (**III. 8. Dans un texte écrit en 1453, on découvre le nom des Wendling, dans une calligraphie qui flatte le regard et dans un vocabulaire et une grammaire qui, autant que je puisse en juger, ne manquent pas de charme**).

Cinquième tableau : les effets ambigus de la Révolution sur le village.

La Révolution de 1789 eut des effets ambigus sur la vie du village. D'un côté (diurne), elle lui apporta, comme au reste de la nation, des libertés formelles. Les communes devinrent des entités autonomes, libérées des contraintes féodales et invitées, par le truchement du suffrage universel, à prendre en main les rênes de leur destin. Les anciens vassaux furent promus citoyens. D'un autre côté (nocturne), les minces commodités accordées autrefois par le régime féodal disparurent. La commune de Haguenau rechigna à maintenir les droits d'usage : plus de « parcours » dans les prairies, plus de glandées dans les forêts, plus de droit de passage, plus de droit de faire des fagots ni de ramasser des engrais naturels. Chacun chez soi ! Et d'ajouter : puisque les droits féodaux ont été abolis, il n'y a plus de raison, argumenta-t-elle, pour que la municipalité contribue à assurer l'entretien des bâtiments. Bref, le village se retrouva dans un état de misère économique, pire que celui qui l'avait précédé.

Au début, le village sembla se résigner, puis quand les turbulences de la Révolution se furent apaisées, il se mit à revendiquer. Vers 1800, le village déposa une pétition pour retrouver ses droits d'usage et recouvrer ses crédits d'entretien. Le conseil de préfecture de l'époque lui donna raison. Sous la Révolution, le village se crut dépossédé, le Consulat et l'Empire naissant lui redonnèrent des raisons d'espérer. Puis il déchantait, car il y a loin des textes réglementaires à leur application effective. Haguenau traîna des pieds, mit des bâtons dans les roues et s'engagea dans une guerre d'usure. Dans un second temps, le village s'enhardit : il exigea sa part du gâteau. Il demanda notamment à bénéficier d'une partie des biens patrimoniaux de la ville (vente des arbres, rapports des immeubles) et de récupérer des arrérages, avec effet rétroactif à 1792. Haguenau, comme on l'imagine, ne voulut rien entendre. Il s'ensuivit un

procès, entre 1830 et 1832, que les communes de Kaltenhausen et de Schirrhein, « appelantes », intentèrent à la ville de Haguenau, « intimée » (III. 9. *Voici la première page des conclusions des avocats de Kaltenhouse. J'en profite pour dire que ces hommes de loi ont réalisé un travail considérable d'archivistes. On peut les considérer comme les premiers historiens de Kaltenhausen*). Les deux villages perdirent leur procès et Kaltenhouse continua à tirer le diable par la queue.

Deux faits significatifs de ce dénuement. Quand les crues de 1830 emportèrent le pont et quand on entreprit, en 1823, les grands travaux de voirie entre Haguenau et Bischwiller, on entendit le même refrain : Kaltenhausen vit dans le dénuement, ses ressources municipales sont insuffisantes, le village n'est pas en mesure de fournir aucun fonds. On ne peut lui demander que des prestations en nature et la fourniture de matériaux. Pour le teste, le village fit flèche de tout bois afin de subsister : le salaire du pâtre communal fut supporté par les propriétaires, le traitement de l'instituteur revint en partie aux parents (droit d'écolage), la location des bancs de la chapelle fut versée dans les caisses de la commune, au grand dam de la fabrique, on organisa des quêtes, on quémanda des subventions qui ne furent pas toujours accordées. En un mot, le village vécut d'expédients.

Sixième tableau : la *Grande Hardt*.

J'éprouve le besoin de dire quelques mots sur la *Hardt*. Pour beaucoup de villageois, ce toponyme désigne une petite parcelle pentue, proche de l'actuel terrain de ballon au pied. On y dépose aujourd'hui, dans des récipients prévus à cet effet, des bouteilles vides, de vieux cartons et des fripes défraîchies. On y jetait naguère en vrac les vieilleries et les objets mis au rebut. Par analogie, je pense à ma pente privée, défrichée par mes soins à la fin du siècle dernier. J'y ai récolté un petit quintal d'immondices : selles de vélo au cuir racorni et aux ressorts pendants, tessons ébréchés de Betschdorf et de Soufflenheim, fioles de médicaments, qui ne venaient pas de l'officine de M. Baldinger, et des douilles en laiton, souvenirs des combats de 1945. Ma dame craignait quand je fouissais le sol avec ma pioche que je ne fasse exploser une bombe perdue... Cette pente ressemblait à la petite *Hardt* de Kaltenhouse, sorte de décharge sauvage qui n'avait pas bonne réputation. Aussi, quand j'ai proposé de sous-titrer le livre « *entre Hardt et Moder* », plusieurs de mes amis ont poussé de hauts cris, me soupçonnant de commettre une mauvaise action et de perpétrer une sorte d'attentat lexical contre le village. Il y a un malentendu que je me plais à dissiper.

Quand je parle de la *Hardt*, il s'agit de la « Grande Hardt » (*grosse Haard*), appelée encore plaine de Marienthal (*Mergenthaler Veld*), cette

grande bande de terre qui n'en finit pas entre Haguenau et Bischwiller. Un esprit contemplatif, porté à la méditation, pourrait, à la regarder, éprouver le sentiment d'un infini dont le centre serait la basilique de Marienthal. En tous cas, ce fut l'un des lieux où le village inscrivit plusieurs pages de son histoire.

Un chemin traversait la lande, à mi-distance de la route de Haguenau à Bischwiller et de la route de Haguenau à Marienthal. On l'appelait le *Mittelweg* (**III. 10. En pleine Hardt, le Mittelweg, parti de Haguenau, passait au large de Kaltenhouse et rejoignait Bischwiller, comme on le voit sur la carte**). Il n'en reste aujourd'hui que quelques hectomètres, à l'arrière du cimetière de Haguenau. Des paysans de Kaltenhausen durent l'emprunter à maintes reprises. Très tôt, dès le XV^e Siècle, des cultivateurs du village traversèrent l'actuelle rue principale et s'employèrent à défricher la lande. Ils firent si bien qu'au milieu du XVIII^e Siècle, il ne restait plus de parcelle disponible. Et, emporté par leur élan, une quarantaine d'entre eux, après 1800, franchirent le *Bauernweg* et, sur le ban limitrophe de Haguenau, qui d'abord ne pipa mot, installèrent leurs instruments aratoires et firent circuler leurs *Kütschen*. Plus tard, il y eut un procès en usurpation et on les pria de déguerpir. Haguenau ne savait que faire de cette friche ingrate. Elle envisagea d'y installer un champ de manœuvres pour ses garnisons, en remplacement du *Burghann*, jugé incommode. Cela ne se fit pas. Puis elle céda le terrain à trois bourgeois de la ville, à charge pour eux de la transformer « en nature de forêt ». Ce qu'ils firent, avec cette conséquence inattendue : comme en Australie, les lapins se mirent à proliférer et provoquèrent les dégâts qu'on imagine. Pendant huit jours, on autorisa les armes à feu, sous la surveillance du lieutenant de l'ouveterie. Entre 1915 et 1917, les Allemands y installèrent l'aérodrome qui, à l'époque, avant les remembrements, écornait légèrement le ban du village et à proximité duquel les *Rogations* déroulaient, curé en tête, leurs processions annuelles. Après 1945, il y eut l'épisode désormais légendaire des champs de fraises, qui attiraient les gourmands de plusieurs lieues à la ronde, jusqu'à Obernai. Puis, après 1955, grâce aux municipalités diligentes du moment, six lotissements sortirent de terre. Le village historique déplaça son centre de gravité sur la plate-forme.

Ainsi, pour conclure ce point, je crois pouvoir dire que les prairies des basses terres près de la Moder et que la plate-forme de la *Hardt* sont deux lieux hautement symboliques entre lesquels le village des commencements se nicha et dans lesquels les travailleurs du passé dépensèrent le plus clair de leur énergie. Je viens de prononcer un plaidoyer sur la légitimité de mon sous-titre.

Septième tableau : le *Reichsland Elsass-Lothringen*.

Après la cuisante défaite de Sedan, en 1870, la province fut annexée à l'Empire prussien. Le *Reichsland Elsass-Lothringen* fut une terre de seconde zone, entièrement soumise au *Reichstag*, même si peu à peu l'état politique se desserra. En second lieu, le *Kulturkampf* (« lutte pour la culture » : est-ce une bonne traduction ?) incommoda le clergé, car ce fut une machine de guerre contre l'Eglise qui rechignait devant les prétentions du centralisme prussien. Pour ces deux raisons, un mouvement « protestataire » se développa, qui préfigura le « particularisme alsacien » qui prospéra après 1918 et auquel le village se rallia. Il faut enfin porter au crédit du nouveau régime sa remarquable législation sociale, en avance sur son temps et sur la préservation de laquelle les Alsaciens, redevenus Français, veilleront comme sur la prune de leurs yeux. De cette période, on peut retenir quatre faits marquants pour l'histoire du village :

- a) la construction d'une nouvelle église en 1873;
- b) simultanément, l'installation d'un camp militaire qui donnera naissance à un quartier commercial florissant;
- c) l'inscription à la périphérie du village de deux lignes de chemin de fer, sans pourtant que la localité bénéficie des commodités d'une gare;
- d) le développement prodigieux de la vie associative et la naissance dans la population d'un goût de la fête.

Dans un monde rêvé, le village aurait dû ériger une statue à la gloire du curé François Antoine Lorber. Il eut l'idée de construire une nouvelle église et il s'en donna les moyens. Dès son arrivée au village, en 1868, il collecta des fonds et reprit sa quête à la fin des hostilités, avec l'aide de Jean Ley, trésorier de la fabrique, et de Louis Klipfel, fils du maire. Les sommes recueillies firent boule de neige et le moment approcha où le rêve pût devenir réalité. Grâce à la générosité des fidèles d'ici et d'ailleurs, l'église reçut progressivement les attributs qui lui manquaient : cloches, autels latéraux, boiseries du chœur, orgue. Plus tard, on l'enrichit des portraits des quatre évangélistes et des quatorze pièces sculptées d'un chemin de croix, que l'on peut encore contempler aujourd'hui. Ses successeurs mirent un point d'honneur à parfaire son œuvre. Parmi ceux-ci, son remplaçant immédiat, le curé Philippe Hartmann mérite une mention spéciale, rendue possible grâce à la belle monographie que lui a consacrée Joseph Ehrhard. Farouche défenseur de la Papauté, il fonda un mouvement religieux, sous l'enseigne de la fidélité (*fedelta* en italien). Au bas des statuts, déposés en 1883, on peut lire « *Ph. Hartmann, Pfarrer im Kaltenhausen, Präsident* ». Quand Ph. Hartmann fut muté à Roundtzenheim en 1890, le mouvement continua de prospérer. Il reste qu'il fut médité et conçu entre les murs de notre ancien presbytère. Dans les archives de la paroisse, nous avons retrouvé deux

grands feuillets, écrits de sa main, qui énumèrent des acquisitions, dont un habit de Suisse, une chasuble et des surplis (**III. 11. *Sur ce pense-bête, écrit le 13 octobre 1881, on peut lire : chasuble blanche, second vélin pour le ciboire, bannière violette pour les femmes, habit de Suisse tout neuf, avec en regard le nom des donateurs et le prix des articles***) que, sans doute, on a pu voir exposés lors des cérémonies du 125^e anniversaire. Je n'ai pas eu le loisir de vérifier.

A la même époque, les autorités militaires firent défricher 700 hectares de forêts, puis 250, afin d'apprendre aux artilleurs à calculer les trajectoires de leurs engins de mort. Les anciens lieux de glandée disparurent à jamais, au grand désespoir des bergers. En revanche, le camp provoqua un appel de main-d'œuvre locale : des bûcherons d'abord, puis des maçons, des charpentiers et des menuisiers et, finalement, des employés pour les services de l'intendance. Sur le plan économique, le fait le plus notable fut le développement d'un quartier commercial, sur les hauteurs du *Rosenfeld*. Un aubergiste flaira la bonne affaire et, à sa suite, d'autres commerces poussèrent comme des champignons (**III. 12. *Nous avons découvert dans le Kadaster-Plan de 1893, le quartier du Rosenfeld. On y voit la route de Schirrhein, le carrefour, la nouvelle voie qui longe le camp, l'entrée du camp***). Des hôtels : *Zum Sonne*, *Zum Hirsch* (**III. 13. *Zum Hirsch. L'immeuble dominait le paysage avec ses deux étages et ses mansardes***), *Zum Hohenzollern* (**III. 14. *Zum Hohenzollern. En haut, la façade, en bas, la salle de spectacle et son estrade, fréquentée par les officiers***), le *Kaiserhof*, et toute une ribambelle de boutiques : boucherie, boulangerie, bureau de tabac, salon de coiffure, deux bazars, magasin de cycles, deux photographes, magasin d'uniformes et salle de spectacles. Sans compter les ambulants et les forains qui, en périodes de manœuvres, installaient leurs étalages sur le bord des chemins autour du carrefour. Le *Schiessplatz* connut une période d'intense prospérité jusqu'en 1918, après quoi il n'y eut que des embellies, au cours desquelles, la T.S.F., de diffusion récente, fit entendre les mélodies à la guimauve de Tino Rossi et les vociférations d'un chancelier de sinistre mémoire. Les combats de 1945 mirent un point définitif à l'aventure. Des fantômes obstinés hantent peut-être encore aujourd'hui les pentes du *Rosenfeld*.

L'excellent livre d'Auguste Doriath, *L'Alsace du nord et son chemin de fer*, édité dans la même collection que notre ouvrage sur Kaltenhouse, fourmille d'informations sur l'ouverture des lignes de chemin de fer. Je m'en suis largement inspiré. Le 1^{er} mai 1895, la ligne de Haguenau à Roeschwoog fut inaugurée en grandes pompes : le maire du village y fut convié. Elle assurait le transport des voyageurs et des marchandises, elle facilitait les échanges commerciaux entre la Basse-Alsace et le Pays de Bade, elle servait aussi à acheminer les convois militaires. En 1946, fin

du transport des personnes et des marchandises. De nos jours, on n'y voit plus passer que de rares trains de l'armée. Le *Bähnele* fut construit en 1900 entre Oberhoffen et Bischwiller (**III. 15. Cette carte, pour laquelle j'ai un faible, représente le tracé du Bähnele. On peut reconnaître la partie faite d'une tranchée, devenue parcours de santé, et la partie constituée d'un remblai, aujourd'hui nivelée**) et, pendant des années, permit à des ouvriers de gagner leurs lieux de travail. En 1964, on le désaffecta : les rails furent retirés et la terre des remblais épandue sur les prés voisins. Claude Vigée a trouvé des accents nostalgiques pour évoquer les voies désormais désertes et les wagons abandonnés à l'usure du temps. Je vous renvoie au premier tome d'*Un panier de houblon*, pages 209-210.

A cette époque, des associations se créèrent, qui donnèrent un cadre aux loisirs et aux festivités. La chorale (*Kirchensänger*) est signalée pour la première fois en 1905. En 1906, les anciens combattants fondèrent une association (*Kriegerverein*) qui fut très active. Elle donna en 1912, sur le *Schiessplatz*, dans le restaurant *Hohenzollern*, en représentation, le fleuron du théâtre dialectal : *d'Herr Maire*, de Gustave Stoskopf (**III. 16. Photographie de 1912. On peut reconnaître, parmi les acteurs, Albert Klipfel, Albert Kraemer, le fils d'Emile Kraemer, Eugène Martz, Joseph Rick et Charles Ruyer**). Dans maintes paroisses, des Centres catholiques de jeunes virent le jour, encouragés par l'Encyclique *Rerum novarum*, destinés à former les esprits et à forger les corps. Sur le plan local, l'*Alsatia*, affiliée à l'*Elsässisser Turnerbund*, fut créée en 1910 et, en 1918, fonctionna dans le cadre de *L'avant-garde du Rhin*. La bénédiction de son drapeau, en 1911, donna lieu à une fête mémorable. Grâce aux associations, la liesse populaire se répandait volontiers dans les rues pavées du village. Je raconte dans le livre les repas de mariage, le *Messti* animé par les conscrits, les cérémonies qui saluaient le départ ou l'arrivée d'un curé.

Huitième tableau : l'entre-deux guerres.

Sur l'entre-deux guerres (1918-1940), le tableau sera des plus brefs. Après le retour de Français, une personne autorisée put affirmer que « la commune connut une période calme et sans histoires » (*eine ruhe Periode*). On peut juste préciser deux éléments. D'une part, les aspirations de la population trouvèrent du répondant dans le programme de l'U.P.R. (*Union populaire républicaine*). Sans bruit, les habitants adhèrent à l'idée d'une défense du particularisme alsacien dans le cadre de la nation française : défense des traditions religieuses, maintien de l'école confessionnelle, prise en compte du bilinguisme et garantie des avantages acquis sous le régime précédent. A tous les scrutins le village

apporta ses voix majoritaires au candidat de l'U.P.R., régulièrement réélu. D'autre part, il faut signaler deux soubresauts de même nature. Après la victoire du *Cartel des gauches* en 1924, Edouard Herriot annonça son intention d'aligner la législation des deux départements recouverts. Une pétition recueillit 5000 signatures dont, je pense, celles du village. En 1936, le *Front populaire* de Léon Blum ranima la querelle. L'évêché lança un referendum en faveur de l'école confessionnelle et bilingue (*Schulreferendum*). Dans le village, 501 signatures approuvèrent la démarche. En dehors de ces deux incidents, la question du « particularisme », si brûlante par ailleurs, ne sembla pas troubler les nuits des villageois. La communauté alla son bonhomme de chemin, confiante en son avenir.

Neuvième tableau : « *Mon village à l'heure allemande* ».

Je donne à ce tableau le titre d'un livre romancé qui, juste après la guerre, connut un succès d'estime. Pendant cette période, l'occupant encombra le village de sa présence, de ses symboles, de son administration musclée et de ses méthodes brutales. On doit à la vérité de dire qu'une poignée d'habitants eurent la faiblesse de se laisser séduire par les sirènes nazies, mais il faut aussitôt ajouter que la grande majorité de la population sut, par son attitude, sauver l'honneur de la communauté. D'ailleurs, d'une manière plus globale, il est établi que le virus national-socialiste n'affecta guère la bonne santé régionale. L'épidémie ne prit pas les proportions de la grippe AH1N1. De cette période, que je décris en détail dans le dernier chapitre, je ne retiendrai aujourd'hui que deux épisodes dramatiques : l'incorporation de force de 1942, l'évacuation du village en janvier 1945.

La jeunesse du village connut les affres de l'incorporation de force. Qu'advint-il des contingents de « *Malgré Nous* » fournis par le village? Je réponds schématiquement. Sur les différents fronts de l'Est beaucoup passèrent de vie à trépas, écrasés par les engins et les produits les moins bien venus de la technologie (**III. 17. *Le Recueil photographique des disparus du Bas-Rhin victimes de la conscription allemande de 1942 à 1945, contient 6635 clichés. Avec émotion, j'ai regroupé les photographies et les noms de dix soldats originaires du village***). Les survivants, capturés par l'armée soviétique, furent détenus dans le camp de Rada, près de Tambow, et nombreux furent ceux qui ne supportèrent pas leurs conditions de détention. Pendant les hostilités, quelques audacieux eurent le courage de s'éclipser ou, à la fin d'une permission, ne rejoignirent pas leur unité, restant cachés dans les caves ou les greniers de leur maison natale (**III. 18. *Photographie de Charles Lux. Evadé et réfugié chez ses parents, il fut victime de la bombe qui, trois jours avant***

la première libération du village, anéantit la maison dans laquelle il vivait caché). Peu échappèrent, comme par miracle à l'enfer et rentrèrent chez eux finir le reste de leur âge. J'ai cru bien faire en citant tous les noms et en m'attachant à quelques cas particuliers, avec l'espoir de n'avoir oublié personne.

Après la première libération du village en novembre 1944, les Allemands refluèrent au Nord de la région, laissant la place aux Américains. On crut à la fin du cauchemar, mais ce ne fut pas le dénouement souhaité, puisque la *Wehrmacht* lança, en janvier 1945, une contre offensive désespérée, connue sous le nom de *Nordwind*. Les habitants obéirent aux ordres d'évacuation et se répandirent dans les alentours, notamment au couvent des Carmélites de Mariantal. Pendant ce mois funeste, le village quasi déserté subit plusieurs bombardements sévères. Le clocher de l'église s'effondra et maintes maisons furent endommagées, dont certaines irréparables. De retour au foyer, au printemps, les habitants découvrirent des ruines. Les sinistrés furent relogés dans des baraques provisoires, derrière l'église et la mairie. On en voit quelques-unes sur la photographie qui sert de couverture à notre livre (**III. 19. Derrière l'église, on devine deux baraques et les toits de deux autres**).

Dixième tableau: le village dans lequel nous respirons.

Après les épreuves de la guerre, le village prit avec courage le taureau par les cornes. Sa population fit un bond décisif : 1066 habitants en 1954, 2179 aujourd'hui. (**III. 20. Graphique : évolution démographique du village de 1945 à 2008. Données recueillies par Jean-Pierre Rischmann**). Son parc immobilier se reconstitua, puis se dilata et s'étala dans les espaces disponibles, grâce aux aides à la reconstruction et à la politique avisée de lotissements menée par la commune. Des municipalités diligentes effectuèrent des travaux d'électrification, d'aménagement des voies, de distribution et d'évacuation des eaux. Le village se dota d'un bloc scolaire flambant neuf et transforma l'ancienne garderie en école maternelle de plein droit (**III. 21. Sur cette belle photo aérienne, on découvre le bloc scolaire inauguré en 1955, l'ancienne école des filles amputée d'une partie de son premier étage et la garderie municipale d'autrefois**). L'équipe des sapeurs pompiers, composée de valeureux bénévoles, fut promue en corps d'élite. Le « vide médical » des commencements fut comblé : des professions médicales et paramédicales trouvèrent dans le village un terrain propre à satisfaire leurs ambitions. Dans différentes sections sportives, jeunes gens et jeunes filles firent briller leur talent et ramenèrent des trophées. Des associations, toutes plus dynamiques les unes que les autres, s'employèrent avec succès à créer du

lien social. Les citoyens furent regroupés dans une communauté des communes et les fidèles dans une communauté des paroisses.

En regard de ces aspects positifs, on doit constater que, d'une part, le village a perdu sa vocation agricole d'antan : plus de houblonnières à l'horizon ni de champs de tabac, et, d'autre part, que les forces vives de la communauté, affûtées il est vrai par des formations qualifiantes, vont chercher leur gagne-pain à l'extérieur du village. Sauf à de rares exceptions, qu'il faut saluer, les petits commerces ne résistèrent pas à l'emprise tentaculaire des grands circuits de distribution.

Tous comptes faits, le village est entré dans la modernité sans sortir de la civilisation. Les avantages précieux de la nature sont restés à portée de main : des sentiers pittoresques traversent près et forêts et longent la Moder. Le village a su préserver un « art de vivre », qui fait contraste heureux avec l'anonymat des grandes villes. Les services municipaux sont à l'image de cette bienséance : par leur zèle souriant, ils apportent le plus cinglant des démentis à ceux qui dénigrent l'administration. Une tradition témoigne de cette « esthétique de la vie quotidienne ». Il faut en effet rendre hommage aux municipalités d'hier et d'aujourd'hui qui ont la délicatesse de fêter ceux qui, arrivés au soir de leur vie, ont contribué à maintenir la chaîne symbolique des générations. On me dit qu'il n'est guère d'autre exemple dans les environs.

Je vous demande la permission de terminer sur une note personnelle. Ce sera ma signature. J'ai donc écrit ce livre. Comme tous les produits de l'industrie humaine, et singulièrement de l'industrie intellectuelle, il est imparfait. Je m'étais donné un idéal, car il faut toujours viser ce que l'on sait qu'on n'atteindra pas, si toutefois l'on espère s'en rapprocher un peu. Dans mon aventure, le mien tenait en trois articles: savoir se documenter, savoir interpréter les données recueillies et savoir raconter les résultats de l'interprétation.

Sur ces trois points, je dois confesser mes défaillances. D'abord, ma documentation est lacunaire et je n'ai pas su tirer parti de toutes les richesses recueillies. Aux yeux de ceux qui ont le tour d'esprit encyclopédique ou qui sont versés dans l'érudition exhaustive, je fais figure d'amateur. Ensuite, mon regard interprétatif a parfois manqué d'acuité et il est probable que mes lunettes soient montées de verres déformants. En tous cas, elles n'ont pas, et de loin, la qualité de celles chaussées par Fernand Braudel, Charles Duby ou Marc Bloch, pour ne citer que trois grands historiens contemporains. Enfin, je ne suis pas un conteur de haut vol, comme le fut en son temps le grand Jules Michelet et, à moindre degré, le Fustel de Coulanges de *La cité antique*, qui a laissé des traces de son passage à l'Université de Strasbourg.

C'est pourquoi tout lecteur, pour peu qu'il soit sourcilleux, se trouvera autorisé, légitimement, à tirer sur le pianiste. Je m'attends à des salves nourries et je crois en entendre déjà quelques-unes. Cela dit, j'ai travaillé de mon mieux, avec les moyens qui sont les miens et, en témoignage de l'accueil chaleureux que le village nous a réservés, à ma dame et à moi, j'ai écrit ces pages avec ferveur et infiniment de gratitude.